Presse écrite FRA

l'Humanité DIMANCHE

Famille du média : **PQN**
(Quotidiens nationaux)

Périodicité : **Hebdomadaire**

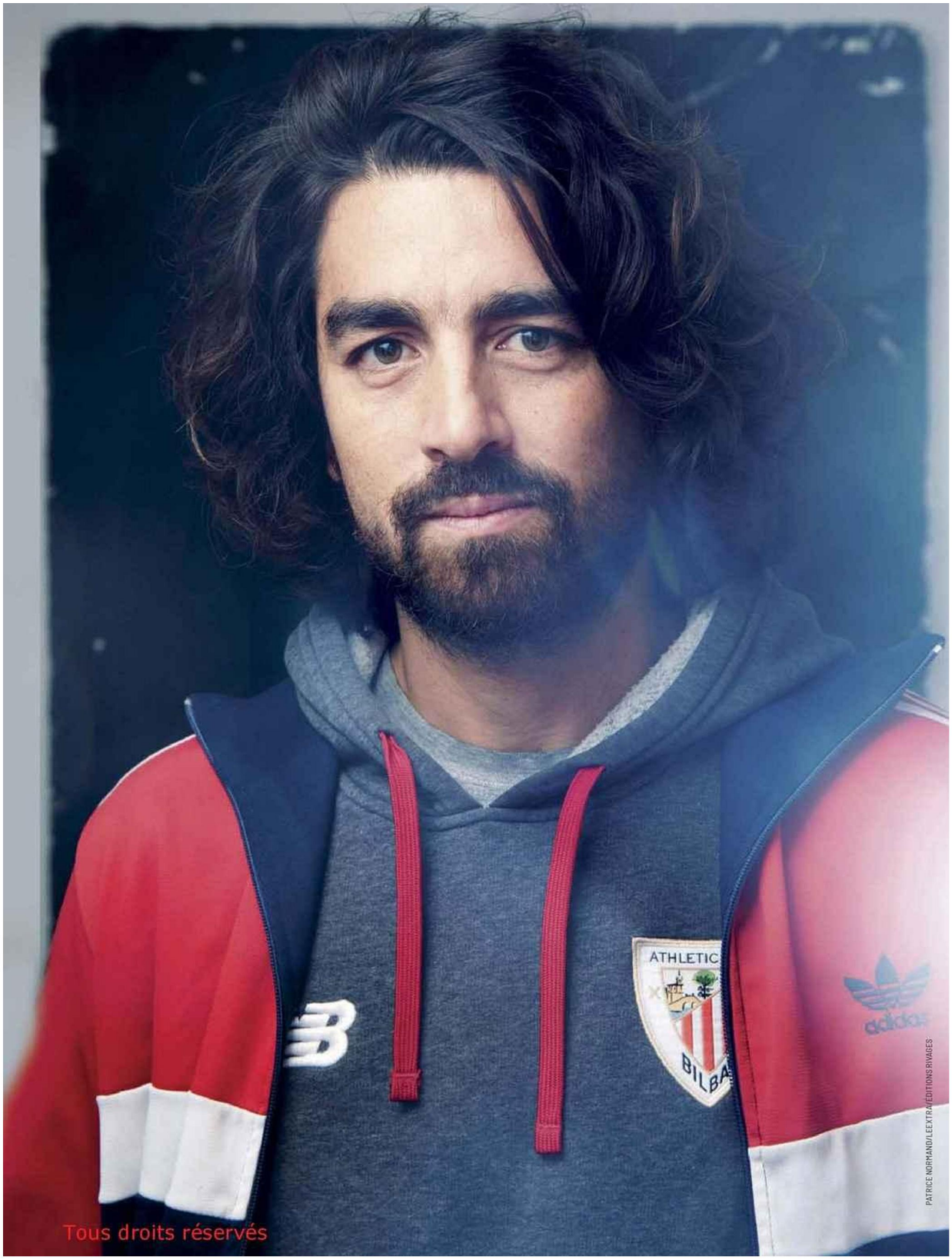
Audience : **521000**

Sujet du média :
Actualités-Infos Générales

Edition : **Du 17 au 23 mars 2022**
P.36-39

Journalistes : **SOPHIE JOUBERT**

Nombre de mots : **1499**



225841 PAYOTRIVAGES - CISION 5547472600505

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

225841 PAYOTRIVAGES - CISION 5547472600505

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

l'Humanité DIMANCHE

« LA VÉRITÉ DU TEXTE EST DANS LA LANGUE, QUAND ELLE SE DÉLIE »

Edition : **Du 17 au 23 mars 2022 P.36-39**

Avant d'être sociologue, Fabien Truong a enseigné pendant six ans dans des lycées de Seine-Saint-Denis. À l'invitation d'un ancien collègue qui organise des voyages pour ses élèves, il a accompagné des jeunes de quartiers populaires en Nouvelle-Calédonie et au Vietnam. Trouvant des échos et des vibrations entre ces lieux marqués par l'histoire coloniale, il rend compte de cette expérience dans « la Taille des arbres ». Un texte sensoriel sur la transmission et la quête des racines, où l'auteur sort de sa position d'observateur pour aller à la rencontre de son « demi-pays », le Vietnam.

Comment avez-vous opéré le passage des sciences sociales à l'écriture littéraire ?

J'ai un passé de musicien dans un groupe de rock et j'écrivais des chansons. L'envie de travailler avec la langue préexistait donc aux sciences sociales. Nous vivons un moment où de plus en plus de romanciers lisent de la sociologie et où des sociologues s'inspirent de romans, c'est intéressant mais j'aime que la séparation entre les deux soit assez nette. Pour rendre compte de ces voyages, j'ai eu besoin de passer par la littérature. J'ai d'abord voulu écrire en tant que sociologue, mais j'avais l'impression d'affaiblir ce que j'avais vécu. J'ai laissé tomber toutes mes notes et j'ai privilégié le sensible, le physique, la circularité. J'ai inclus des éléments d'autres langues, le vietnamien, différents dialectes kanak, pour faire entendre la polyphonie. J'ai aussi dû accepter d'ajouter un peu de fiction pour approcher une vérité littéraire. Cette expérience m'a obligé à mettre le sociologue au placard et à travailler différemment.

Comment ces voyages en Nouvelle-Calédonie et au Vietnam ont-ils été pensés ?

L'idée vient d'un professeur du lycée Paul-Éluard de Saint-Denis, devenu Pierrot dans le texte. Il organise ces voyages depuis plus de dix ans. Pour des jeunes de banlieue très assignés à leur territoire, à leur identité supposée, partir est très important pour comprendre que le monde est vaste. Pour eux, l'histoire coloniale dont ils sont issus est à la fois synonyme de silences, dans leur famille, et de bruit médiatique, politique. En se confrontant à ces lieux marqués par la violence coloniale, ils rencontrent des gens qui ont réussi à dépasser les conflits, à se rencontrer, à s'écouter. Enfin, ces voyages permettent de déplacer la relation pédagogique. J'y ai participé comme une pièce rapportée, avec ma propre histoire.

Dans le livre, les jeunes de quartiers populaires se sentent soudain regardés différemment…

C'est magnifique car c'est immédiat et sensoriel. Dès qu'ils sont déplacés, ils sont perçus comme des Français. Quand nous sommes au Vietnam, en Nouvelle-Calédonie, nous sommes l'Hexagone, la délégation en minibus. Au début du livre, j'écris une scène dans l'avion où les jeunes se sentent comme des anciens colonisés, des dominés. Mais ce sentiment cesse dès l'ouverture des portes. En un instant, Farhad est étouffé par la chaleur et il ne se sent plus chez lui. Parce que, chez lui, c'est la France. Pour moi, c'est l'effet inverse : dès que je mets les pieds au Vietnam, je me sens chez moi. Je suis chez moi, Farhad n'est plus chez lui, et on est un peu obligés de s'en parler. En trois secondes, dans le regard de nos hôtes, ils savent qu'ils sont français. Cela permet de dégonfler les bulles de fantasmes.

Comment avez-vous trouvé les échos entre deux lieux aussi différents que la Nouvelle-Calédonie et le Vietnam ?

C'était un pari. En ayant vécu les deux voyages, j'étais chargé de ces correspondances, réelles et physiques. En Nouvelle- Calédonie, on a appris la coutume dans les tribus kanak : se poser en cercle, se parler, prendre le temps. C'est un rythme de parole très lent qui tend vers un consensus qui n'est ni mou ni d'apparat. Au Vietnam, nous avons apporté en contrebande ce petit bout de Kanaky : tous les soirs, nous parlions comme nous l'avions appris chez les Kanak. L'histoire coloniale est faite d'entrecroisements, donc ce n'était pas juste de scinder les deux histoires. Il y a, par exemple, une présence vietnamienne forte en Nouvelle-Calédonie, liée à l'extraction du nickel ; il existe aussi une histoire algérienne qui a marqué les jeunes dont les parents sont nés algériens. La langue et les personnages permettent de faire ce lien.

Le livre explore vos liens avec votre « demi-pays », le Vietnam, où vous étiez allé une première fois en 1998. Comment s'est passée cette deuxième rencontre ?

Quand j'y suis allé en 1998, c'était la grande affaire familiale : le père décidait d'emmener la famille à la rencontre du pays. Comme beaucoup d'autres personnes qui ont en elles ce « demi-pays », j'ai fait

« POUR CES JEUNES DE QUARTIERS POPULAIRES, L'HISTOIRE COLONIALE DONT ILS SONT ISSUS EST À LA FOIS SYNONYME DE SILENCES, DANS LEUR FAMILLE, ET DE BRUIT MÉDIATIQUE, POLITIQUE. »

« LA TAILLE DES ARBRES », éditions Rivages, 160 p., 16 euros
« JEUNESSES FRANÇAISES », la Découverte, Poche, 320 p., 12,50 euros

225841 PAYOTRIVAGES - CISION 5547472600505

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.

l'expérience d'une présence très prégnante et des silences. Ma grand-mère paternelle vivait avec nous, le Vietnam était présent au quotidien mais on n'en parlait pas. Ça forge un rapport physique, c'est pourquoi j'emploie ce terme de « demi-pays ». Lors de ce premier voyage, je me suis senti chez moi tout de suite, mais on m'a fait sentir que ce n'était pas le cas. J'ai ressenti la même chose que les jeunes des quartiers populaires qui vont au bled. Quand on est adolescent, ce double sentiment est compliqué, surtout quand on n'a pas les mots. Quand cet enseignant m'a proposé d'aller au Vietnam, j'ai eu envie de faire cette deuxième expérience avec ces jeunes. J'ai vu que je pouvais transmettre, j'avais une forme de légitimité, cela m'a fait beaucoup de bien et m'a aidé à trouver ma place.

Le but du voyage est aussi d'enquêter sur votre grand-père paternel…

Mon père nous avait transmis des bribes, mais j'ai compris que je devais faire mon chemin seul. J'ai mieux compris la diaspora, pourquoi ma famille a vécu dans le Nord, puis a dû partir au Sud, comment ensuite ils sont partis en France… J'ai pu réinscrire ces mouvements dans l'Histoire, et j'ai découvert que mon grand-père y avait joué sa petite partition. Il était présent lors de la conférence de Fontainebleau (1946), lors des accords de Genève (1954) qui marquent la fin de la guerre d'Indochine. J'ai aussi découvert qu'il avait écrit sur ces événements. Je n'ai pas accès à ses écrits car je ne parle pas le vietnamien, mais les retrouver m'a fait davantage basculer dans l'idée que la vérité du texte était dans la langue, quand elle se délie. La grande force de la littérature, c'est de découvrir une langue qu'on a en soi.

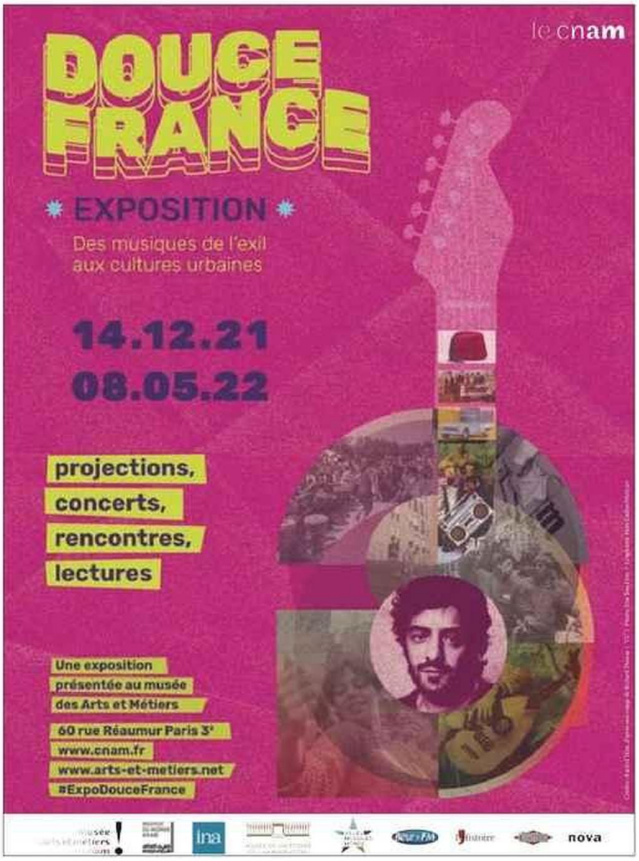
« Jeunesses françaises », votre enquête sur les jeunes diplômés des quartiers populaires, paraît en poche avec une postface inédite. Qu'est-ce qui a changé pour ces jeunes depuis 2015 ?

Au moins trois choses. D'abord, le contexte idéologique : le regard porté sur cette jeunesse est de plus en plus dur, politisé, indépendamment de ses conditions objectives de vie. Quand on grandit en sachant qu'on est un problème, ça ne laisse pas indemne. Il faut vraiment enquêter auprès des jeunes pour comprendre ce que ça remue. La deuxième chose qui a empiré, ce sont les inégalités sociales, la ségrégation spatiale, sociale, mais aussi raciale. La pandémie a encore aggravé ces inégalités qui touchent les jeunes des quartiers populaires. Le troisième élément, parce qu'il faut aussi voir le verre à moitié plein, c'est qu'une partie importante de cette jeunesse trouve sa place socialement, économiquement.

« DANS MA FAMILLE, LE VIETNAM ÉTAIT PRÉSENT AU QUOTIDIEN MAIS ON N'EN PARLAIT PAS. C'EST POURQUOI J'EMPLOIE CE TERME DE "DEMI-PAYS". »

Cette réalité démonte tout l'imaginaire fixiste, séparatiste. Nous vivons une campagne présidentielle très droitière, portée sur les questions identitaires, mais il suffit d'aller dans les quartiers populaires pour voir que ces discours sont irréels. En dépit de ce qu'on vit depuis 2015, ces attentats répétés, terribles, les discours islamophobes qui mettent de l'huile sur le feu, la société n'a pas implosé. Des Yacine, Faouzia, Samira sont présents partout dans la société, de manière très douce, c'est l'expérience de beaucoup de Français. À bas bruit, une très grande partie de ces jeunes trouvent leur place, même si elle est régulièrement contestée. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR SOPHIE JOUBERT
sophie.joubert@humanite.fr



225841 PAYOTRIVAGES - CISION 5547472600505

Tous droits de reproduction et de représentation réservés au titulaire de droits de propriété intellectuelle
L'accès aux articles et le partage sont strictement limités aux utilisateurs autorisés.